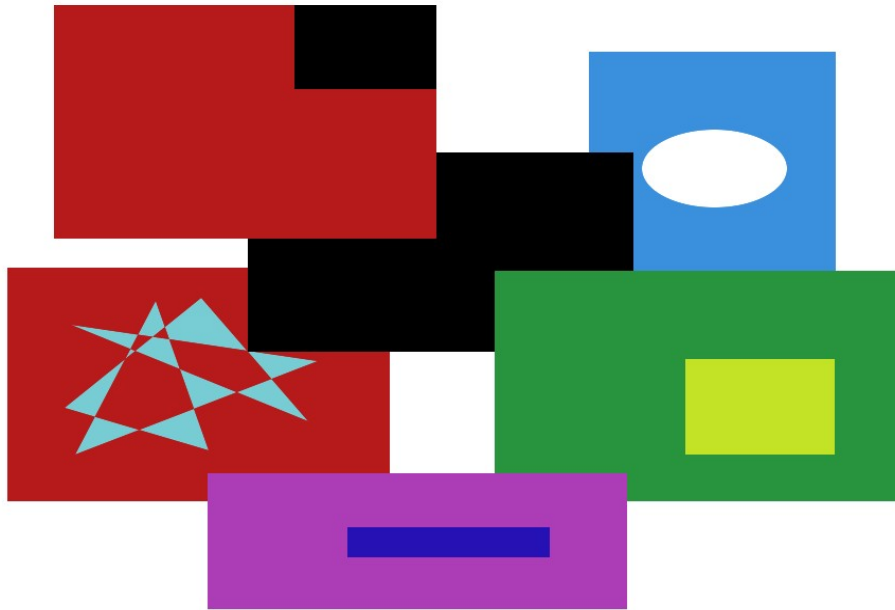


La lettre sociétale



Chers concitoyens, mes amis, mes frères,

Il m'a fallu vingt années de réflexion solitaire pour comprendre le monde dans lequel j'étais né. Comment aurais-je pu trouver ma place dans une société qui n'accepte pas les hommes libres et dont l'ultime but est d'assujettir ses membres ?

Comment pouvez-vous vous contenter de la votre, et persister à vous taire ? Comment pouvez-vous rester complice, et vous résigner à subir ? Comment pouvez-vous continuer à baisser les yeux et l'échine, quand les lois sont perverties, quand les juges se parjurent, quand les affairistes exultent au grand jour, et leur mesquinerie et leur arrogance ? Comment pouvez-vous supporter toute la misère, toute l'obscurité, et toute l'horreur qui nous entourent ? Ne souhaitez-vous pas améliorer votre sort et celui de votre prochain ? N'espérez-vous plus changer votre destin, ni celui de l'humanité ? N'êtes-vous plus capable d'entendre d'autres discours que la vaporeuse et pernicieuse propagande qui vous laisse dans l'illusion confortable d'avoir vos propres opinions ?

Mon parcours n'est qu'un exemple, je crois parmi tant d'autres, et je répugne à envisager qu'il puisse servir d'exemplaire, ou de matrice détournée pour en reproduire les effets. Il est inutile de se couper le doigt pour apprendre que l'on en souffre. Ce ne sont pas les détails des vicissitudes et des exactions qui ont jalonné mon itinéraire qui importent, mais plutôt, le sens et les enjeux qui s'y transportent. Tout ceux qui me liront emporteront ce qu'ils voudront, ce qu'ils pourront. Cette lettre que je rédige n'est qu'un témoignage, ce n'est qu'une contribution parmi tant d'autres. Je n'attends pas de réponses, ni de critiques, ni de compliments, ni de louanges. Ce n'est pas un appel à la révolte, ni une exhortation à la conscientisation des masses. Chacun se doit de porter la responsabilité de ses propres choix et de ses croyances personnelles. La vie est belle, et si elle nous est à tous fatale, les chemins que nous empruntons, les visages auxquels nous sourions, et les paysages que nous admirons sont les notre, rien que les notre, pour toujours les notre.

Comme il est vain de rechercher le pardon, il est puéril de s'abandonner à l'oubli. Ici sont les lâches qui s'obstruent les conduits auditifs, tout en excusant la folie de la rumeur. Là bas, les bienheureux qui s'aveuglent de lumière artificielle afin de nier les cris, la fureur et la stupeur des peuples qui suivent innocemment les faux bergers. Par là, les idiots qui se plaignent de la maladie, alors qu'ils se vautrent dans la fange, et qu'ils participent servilement, intimement, à la propagation de leurs parasites. Il y a des gens dont la souffrance est tellement intense, qui ont tellement peur, qui sont tellement perdus, qui manquent tellement d'estime en eux et de confiance dans leur milieu, qu'ils préfèrent la compagnie de leurs bourreaux à l'opprobre du bannissement, et qu'à bout de fatigue, effondrés par la répétition des brimades et la frustration des échecs, capitulent, consentent et s'accommodent de leur condition.

Souvent, ceux là même, honteux de leurs faiblesses, coupables de leurs rêves, condamnés par leurs ignorances, viennent spontanément justifier leur sacrifice par la réussite de leurs maîtres, tandis que d'autres s'enhardissent à expliquer leurs malheurs par les mystérieuses fautes commises dans un passé qui les poursuivraient encore. Et il y a des psychologues qui vous dirons qu'il en est mieux ainsi, comme s'il était moins pénible symboliquement de se tenir debout cloué à une méchante béquille, comme si l'extermination en groupe était une abomination plus honnête. Ne nous devons-nous pas le respect de nous même et de nos engagements ? Ne pouvons-nous pas développer notre propre liberté, notre propre créativité, sans nuire, ni aux autres, ni à la planète, ni à soi-même ? Ne voulons-nous pas rayonner ensemble dans l'espace de notre quotidien ? N'aspirons-nous pas tous à réparer nos erreurs, à réduire nos contradictions, à restreindre nos compromissions ? Ne souhaitons-nous pas devenir meilleur dans un monde meilleur ?

J'ai survécu vingt années dans la solitude et le silence, presque sans famille et sans ami, toujours sans amour et sans enfant. J'ai déambulé dans la société, sans travail et sans vacances, sans projet et sans succès. J'ai voyagé dans le monde, sans soutien, sans repos et sans refuge. Aujourd'hui, ma vie n'est pas grand chose, mais je me libère progressivement de l'oppression infernale de la civilisation, de l'agression insatiable de la culture aseptisée, et de la fallacieuse bienséance des prêcheurs, des courtisans, des escrocs, des dupes et des nantis. La société moderne fourmille de méandres, de mirages et de pièges, qui abusent les sens, frustrent les relations, brident la raison et trompe l'esprit. Dépasser tous ces obstacles inutiles, et poursuivre son chemin, exige beaucoup de générosité, de courage, de discipline et de persévérance. Qu'il est terrible de se rendre compte, que tant de vérités ont déjà été exprimées, et de les voir se noyer dans les courants des inepties modestes. Qu'il est affligeant de n'entendre leur murmure, que mélangé au brouhaha des invraisemblances conventionnelles. Qu'il est désolant de constater les siècles d'égarement et de perte, et de ressentir l'indifférence et la poussière dans les rayons des bibliothèques, dans les cimetières, comme dans les intelligences abandonnées. Qu'il est dur de ne pouvoir trouver personne à qui se confier, personne avec qui partager la même sensibilité.

Mon lugubre et triste passé s'anéantit par les efforts de la réflexion, de l'analyse et de l'interprétation. Je reconstruis ma volonté de vivre. Je m'invite à un présent plus radieux, et me redécouvre de nouveaux horizons. Je remplace mes doutes par la compréhension. Je substitue la compassion à mes anciennes accusations. Je comble mes manques par la bienveillance, la tolérance et la délivrance. Désormais, je forme moi-même mes représentations du monde, et j'adapte mon comportement en fonction des situations et des interlocuteurs. J'appréhende ma réalité à la lumière de mes propres investigations. Je valide mes intuitions et mes constatations, par les preuves, les déductions, les comparaisons et les vérifications. Je garde en moi la cohérence de mon âme et la vitalité du monde. Je fais la transparence autour de moi, et je m'applique à rester vigilant, prudent et vertueux, en acte, en parole et en pensée. J'apprends à contrecarrer immédiatement la négativité par

les contre mesures appropriées, et j'apprivoise progressivement ma clairvoyance. Je fais la part des choses, j'accueille celles qui élèvent, mais je ne m'approprie plus celles qui rabaissent. La vie paisible et sereine est le bien le plus précieux que nous portons en nous tous. Les milliards d'années d'évolution des espèces minérales, végétales et animales représente le plus merveilleux cadeau dont nous avons tous hérité.

Il n'y a plus grand chose que je veuille encore entreprendre. Il n'y a plus grand chose auquel je puisse encore renoncer, et il n'y a plus grand chose dont je ne puisse reconnaître l'impermanence. Toutefois, tous les jours, un nouveau présent resplendit, et à chaque instant, je me prédispose à l'espérance. Il me reste ces souvenirs d'une vie d'errance et de déchéance qui m'entravaient comme la peste et le choléra, et que je tente de livrer ici à la postérité pour l'édification des survivants et la distraction des sursitaires. Je porte les cicatrices du passé comme des leçons de vie, et je souhaite purifier mes pensées réflexes et faire grandir ma paix intérieure. Je ne me lasse pas de rechercher l'amour, et je remercie ma mère de m'avoir transmis le sien. Est-il possible dans ce monde d'être un homme libre et amoureux ? J'essaie de vivre la vie que je mène et de la conduire vers la vie que j'espère. Je pense tous les jours à cultiver mon jardin afin d'harmoniser son chant. Je veux rester un homme disponible, dont les peurs, les désirs et les illusions se déchirent et s'effilochent, comme les voiles de l'existence et les lames de l'ignorance sont emportées par les vents de l'expérience.

J'ai beaucoup réfléchi sur les raisons de mes échecs et de mon inaptitude au bonheur, et j'ai trouvé que je n'étais pas seul responsable. Je m'évertue à modifier mon attitude, et si la société ne correspond pas à mes attentes, ses règles et ses motivations ne me semblent pas pour le moins des plus satisfaisantes. Il m'est arrivé pléthore de déconvenue et de vexation, et je pense que les moyens d'asservissement de l'individualité physique et de destruction de l'intégrité psychique sont, dans nos sociétés, plus nombreux, plus infimes et plus continuels qu'on peut ne le croire: il y a toujours l'isolement, l'exclusion, la trahison, et la privation; il y a souvent la provocation, la disqualification, le harcèlement, et l'humiliation; il y a parfois, la tentation, l'accusation, la dénonciation, et la diffamation; il y a également, la falsification, l'usurpation, et la tromperie; il y a inévitablement, la diversion, l'erreur, l'accident, et le dysfonctionnement; il y a indubitablement, l'intimidation, la menace, le chantage, la corruption et la contrainte; et il y a finalement, la réclusion, l'attentat, la torture, et l'assassinat. Les techniques insidieuses, incestueuses et perverses, qui caractérisent la trame comportementale de nos sociétés, consistent avant tout à marquer les esprits par l'injustice et le traumatisme, puis, à poser les chaînes de la faim, de la peine et de la honte, pour enfin réussir à installer les carcans de la soumission, de la dépendance, de la censure et du devoir. Il me semble que nos sociétés sont des organismes monstrueux, dirigés par l'obsession de la dominance, et que cette dominance dissimule et dissémine une idéologie de l'asservissement, plus ou moins inconsciente, et qui atteint un paroxysme pour le moins inquiétant et dangereux.

Les objectifs officiels qui nous sont inséminés à longueur de journée sont une fiction creuse à l'apparence noble et positive, mais qui en réalité ne l'est pas du tout. Il s'agirait de défendre la patrie en danger, ou de préserver la cohésion sociale. Il nous serait intimé de purifier un mythique péché originel, ou de maîtriser les faiblesses inhérentes à la condition humaine. Il faudrait incontestablement unir les énergies afin de dompter les forces de la nature, ou de participer au factice progrès de l'humanité. Il me semble entendre partout l'injonction sournoise: "Faites le bien, s'il vous plaît, pendant que nous continuons à propager le mal", et je ne peux que répondre partout l'affirmation courtoise: "Vous pourriez les hommes et le monde, et il ne nous plaît pas de vous laisser faire".

En réalité, les tribulations et les gesticulations qui nous occupent, nous enivrent et nous obsèdent, sont caractéristiques d'une ambition. L'ambition de dominance consisterait à pérenniser les positions

dominantes des quelques héritiers qui se sont, de génération en génération, par la force des armes, par l'attrait de l'argent, et par de fausses bonnes raisons, arrogé le droit de commercialiser les choses, de gouverner les êtres et de régner sur le monde. Dans tout les pays se trouvent des opportunistes prêt à tout pour exploiter à leur seuls fins, les matières premières, les ressources humaines, les infrastructures et les institutions. Et ces quelques intouchables rivalisent de privilèges et d'honneurs avec leurs pairs des autres pays.

Les pays participent au commerce international, comme si les peuples appartenait à une et une seule entreprise nationale. Les échanges et les enjeux commerciaux sont répartis selon les pays, comme sont divisés les citoyens du monde. Les frontières sont surveillées, les étendards sont levés, et les nationalismes sont exacerbés. Les citoyens de l'intérieur sont dressés contre les citoyens de l'extérieur dans une factieuse compétition internationale, qui s'apparente aux jeux olympiques des bourses d'argent. A l'intérieur aussi, les citoyens sont séparés les uns des autres par leur appartenance aux classes, aux castes, et aux clubs, qui les enferment dans des identités, des préjugés et des valeurs qu'ils font leurs, qui font leurres, mais dont le but inavoué est de se sentir moins seul, de se croire plus fort et de faire de l'argent. Fi de la sincérité, de la tendresse, de la probité et de la paresse, fi de la légèreté, de la gratuité, de la liberté et de la contemplation.



L'appropriation des terres, l'accès aux ressources naturelles et l'accumulation des richesses furent l'enjeu primordial des sociétés primaires, parce qu'il leur fallait un territoire pour se protéger et développer leur hégémonie. L'expansion et l'isolation des domaines nationaux préparaient leur exploitation intensive. La matière est la plus tangible et la plus visible de toutes les richesses. Il est aussi plus facile de la ramener chez soi, de la cacher, et de la thésauriser. Ensuite, ce sont les hommes, les femmes et les enfants qui furent les proies jetées en pâture à l'avidité des machines de grandeur et de noblesse, avec l'esclavage des étrangers délocalisés, l'embrigadement des pauvres chairs à canon, la déportation des minorités stigmatisées, et maintenant, la promotion des crédules dans les conglomerats oligarchiques, dispersés et anonymes. Aujourd'hui, ce sont les connaissances, les idées et les paroles qui sont séquestrées, privatisées, normalisées, contrôlées, capitalisées, patentées, rentabilisées, maximisées, numérisées... Demain, la cupidité et l'inextinguible soif de pouvoir prétendront-elles s'arroger le droit de détenir la lumière, de promulguer la vérité et de diriger les âmes ?

Le monde est en guerre depuis des millénaires, et la lutte s'amplifie, s'intensifie, se propage et se généralise. Les guerres furent militaires et sont désormais commerciales. L'enjeu de ces guerres est d'établir des zones territoriales, d'influences ou de coalitions. Pourtant, ce sont toujours les mêmes qui montent au front, et toujours les mêmes qui montrent le menton. Les populations sont le carburant et les munitions de ces guerres, qui sont présentés comme étant les leurs, puisque ils combattent pour leur pays, mais qui en définitive, sont les guerres des dominances qui règnent sur le pays.

Dès le plus jeune âge, et jusqu'à la fin de leur vie, la plupart des hommes, des femmes et des enfants seront confrontés à l'urgence de la survie, et devront s'adapter perpétuellement à l'antagonisme des individus, des groupes et des pays, montés et poussés les uns contre les autres. Les structures civiles et privées, des sociétés nationales et internationales peuvent être considérées comme des laboratoires de sélection et des usines de conditionnement pour manipuler les marchandises et canaliser les êtres vivants. Il est à craindre que le champ d'intervention des dominances ne s'élargisse, et que bientôt les citoyens soient les témoins de la mise sur le marché d'une culture stérile, et soient les victimes d'un pilotage des esprits. Pourquoi tout ce chaos hystérique est-il possible ? Pourquoi les populations subissent cet environnement schizophrénique ? Certainement, parce que les dominances n'ont pas de scrupules à s'en donner les moyens, mais surtout parce qu'elles s'ingénient à faire admettre qu'il faut concrétiser et défendre impérativement son idéologie.

Pour répondre à la question de savoir qui sont ces fameuses dominances, je n'ai pas les qualifications nécessaires pour le dire, et à vrai dire il m'importe plus de prendre conscience qu'il existe un phénomène de dominance, que de rechercher les protagonistes, les profiteurs ou les coupables. D'ailleurs, ce qui me paraît primordiale, c'est d'identifier et de qualifier ce principe de dominance qui régit nos sociétés, d'en prendre conscience afin d'envisager d'en atténuer les conséquences. J'ai la présomption, si ce n'est la conviction qu'il existe bien des événements et des modes opératoires qui suggèrent, montrent ou démontrent la présence de dominances. Et l'idéologie de ces dominances semblent être prépondérante dans les choix de nos sociétés, parce que ces manifestations et ces effets sont bien réelles. L'idéologie de la dominance ou autrement dit, la propagande des dominances, s'apparente à un masque ou à un filtre qui modifierait les motivations réelles et les responsabilités indirectes des dominances.

Les dégâts collatéraux dans les opérations militaires ne représenteraient qu'un risque marginal, qu'un reste négligeable imputable aux modèles flous de la statistique sociale. Qu'importe, la prochaine guerre écrasera le souvenir de la précédente. Les pollutions chimiques, bactériologiques,

synthétiques, virologiques, génétiques, atomiques et manométriques ne provoqueraient aucun scandale si elles n'étaient divulguées dans les décennies suivantes. Qu'importe, les victimes seront décédées et ne pourront prétendre à aucune indemnisation. La crédibilité des autorités et des organismes de prévention ne serait jamais entachée si leurs déboires et leurs manigances n'étaient pas démasqués. Qu'importe, il suffira de changer les responsables pour ne rien changer aux habitudes. Les crises économiques et financières ne seraient que des phénomènes provisoires d'ajustement et de régulation, la conséquence inévitable des approximations des prévisions conjoncturelles. Qu'importe, les grandes institutions financières sont solidaires, ce n'est pas leur épargne qui s'érode, et les purges sont nécessaires pour assainir le système et relancer la croissance.

Les soubresauts de l'histoire ne seraient que les tremblements du progrès des civilisations en marche. Qu'importe, l'histoire s'écrit pour se souvenir des victoires des grands de ce monde, il faut bien faire table rase des ruines du passé, et faire une croix définitive sur les morts d'antan. Les dégradations géologiques et les violences climatiques ne seraient que des manifestations exogènes et indépendantes. Qu'importe, l'univers est si vaste, le progrès technologique est si prometteur, et les mesures prophylactiques ne peuvent anticiper tous les risques. Les dérèglements métaboliques des organismes et les dépressions psychologiques ne pourraient être intégrés objectivement dans les simulateurs des technocrates. Qu'importe, les préjudices ne concernent pas les élites de la nation, le fonctionnement du système n'est pas en péril, les profits des complexes pharmacologiques n'en sont plus important, et les retraites seront moins coûteuses.

Est-ce si difficile d'accepter l'évidence que nous vivons tous sur la même planète ? Est-ce si improbable, que les hommes et les femmes puissent, un jour, s'entendre, se comprendre et se respecter ? Est-ce si intolérable de convenir qu'il n'existe aucune raison légitime, ni morale, de corrompre irrémédiablement notre espace et sa diversité ? Est-ce si insurmontable de résoudre les conflits autrement que par l'asservissement, l'ultimatum et le génocide. Serait-ce une si grande gageure que de mettre le bien-être de l'humanité et la gestion des ressources terrestre au centre des préoccupations, et au cœur des décisions ?

L'idéologie dominante est au service des rares dominants. C'est comme une loi constitutionnelle transnationale indicible, une exigence viscérale irréductible et tabou. La recherche et la préservation de la dominance est l'axiome irréfutable des sociétés civilisées occidentales. La dominance actuelle requière avant tout de valoriser les salariés de la croissance, qui se dépensent et s'investissent à corps perdu dans leurs activités professionnelles et les circuits consuméristes. Certains ont tellement de travail, d'opportunités, de plaisir et de nourriture, qu'il n'en reste plus pour les autres. Comme s'ils étaient les seuls à pouvoir assumer des responsabilités, comme si les autres, les chômeurs et les miséreux, étaient incapables, feignants, sales et vraiment pas présentables. Ceux qui profitent du système sont tolérés tant qu'ils ne le remettent pas en cause, les autres sont peccadilles, forces d'appoint interchangeables, et rejetés des circuits qui comptent. Certains courent tellement après le temps, les performances et les indices, qu'ils n'ont plus le bonheur d'élever leur enfants, ni le plaisir de se rencontrer, ni le loisir de pouvoir relativiser. La résistance au stress devient un critère d'embauche. Le prestige impérieux des états occidentaux et les enjeux considérables des multinationales ne sont pas de la même dimension que la triste vie des particuliers. Les spéculations semblent infinies dans monde fini, mais il n'y pas d'avenir pour les exclus de la providence.

Pour la dominance actuelle, il ne peut être question de remettre en causes les forces vives des nations, et inversement, celles-ci ne peuvent remettre en cause celle-la. Il y a comme une mutuelle dépendance, comme une coalition tacite, comme une double contrainte qui paraît irréversible. La dominance actuelle ne peut non plus décevoir les opérateurs de leur système, car c'est eux qui le font tourner. Pourtant, la communauté internationale s'indigne, prononce des résolutions, émet des

directives, élaborent des alternatives, mais ces tentatives sont malgré tout dérisoires, ces initiatives ralentissent peut-être la progression de la dominance, mais ne la contestent jamais vraiment, et ne servent au mieux, qu'à donner bonne conscience aux récalcitrants. Car c'est le principe de dominance qu'il faut révoquer, non ses effets les plus intolérables, qui malgré les rustines et les verrous, trouvera toujours les moyens de se manifester. La dominance internationale s'active surtout à conserver ses prérogatives, à idéaliser les valeurs supérieures de la réussite, à glorifier les élus de la propriété, et à diffuser les discours stéréotypés par les chantres de la prospérité. Le maintien de l'idéologie de dominance est la priorité absolue.

La dominance s'assure toujours de conserver sa position dominante, c'est son unique préoccupation, quelque soit le coût, quelques soient les atrocités perpétuées aux dépend de l'immense majorité. Et la dominance n'est jamais rassasiée de sécurité, car elle est assoiffée de plus de dominance, et apeurée de s'en retrouver l'objet. Les avatars de la dominance ne se tolèrent que dans la mesure où ils n'interfèrent pas trop entre eux. Ils peuvent parfois conclure des pactes de non agression, ou s'associer dans une razzia commune. Mais en réalité, ils se craignent au plus haut point, parce qu'ils savent ce dont ils sont capables. Ils se connaissent comme l'on se regarde dans un miroir. Ils se sourient et se maudissent, ils se congratulent et s'espionnent. Les incarnations de la dominance savent qu'elles leur faut profiter rapidement du temps présent, et ne rien lâcher de leur prééminence, parce que les alliés d'un jour sont les ennemis du lendemain, parce qu'elles savent au fond d'elle même, qu'elles se préparent toutes à combattre jusqu'au bout et jusqu'aux derniers.

Et quand un progrès social est obtenu, après une guerre mondiale par exemple, les droits acquis sont petit à petit, grignotés, picorés, triturés, malaxés et bafoués. Parce que les avancées sociales ne vont pas dans le même sens que la dominance. Les monstres de dominance progressent coûte que coûte, insatiables dans leur psychose, il leur faut croître pour rester à la hauteur. Les populations et les individus, quant à elles, se sentent isolés, submergés, démunies, déconcertés, et déconsidérés par l'exploitation qui les accable, l'ampleur des odieuses tricheries, et par la constance des flagrantes impunités. Et comment pourraient-ils faire face, tous seuls, à la complexité du monde, à la lourdeur des procédures judiciaires, et à l'accélération des transactions mercantiles. Les individus n'ont pas les moyens de se constituer des centres de recherche, des pool d'avocats ou des personnalité juridiques à géométrie variable. Ils s'en remettent aux états, mais quand ceux-ci sont les jouets des dominances, ils mesurent leurs impuissances. La possibilité de tout décider confère aux dominances une omnipotence effrayante, et la possibilité de tout acheter leur attribue une puissance magique illimitée.



De nos jours, les sociétés occidentales subissent un étrange phénomène de régression et d'inversion. Les écoles stimulent les jeunes aux mérites de la compétition, au lieu de les préparer à l'épanouissement de leurs talents. Les parents poussent leurs enfants dans la concurrence parce qu'ils sont convaincus qu'il n'y a pas d'échappatoire. Les multinationales se proposent de tout produire, de tout régler, jusqu'aux contenus des enseignements, des aliments et des médicaments. Le bipartisme scinde en deux les populations qui se radicalisent, alors que les partis servent les mêmes intérêts, lesquels s'opposent aux leurs. Les programmes électoraux ne sont que des arguments provisoires, et ils n'apportent aucune garantie sur leur réalisation. Les postulants aux investitures rivalisent de démagogie, d'indignation, d'intention et de séduction, sans le moindre scrupule, ni le moindre égard pour les citoyens qui les écoutent, qui les croient ou qui abdiquent. Les électeurs signent en votant un blanc seing sans aucune possibilité de recours, persuadés que les élections sont une bouffonnerie à laquelle ils n'ont que le droit d'applaudir ou de maugréer. Les politiques sont des voleurs de patience, des surveillants de l'audimat, qui fidélisent, clientélistent, collusionnent, et s'emparent légalement des affaires pour profiter de leur mandat et se réjouir de l'apparat. Les parlementaires votent leur propre amnistie et légifèrent impunément sur les fonds publics octroyés aux consortiums en faillites. Et pourquoi personne ne semble s'offusquer de toutes ses dérives ? Parce que l'idéologie dominante s'est infiltrée dans tous les rouages de la société. Parce que les hommes et les femmes se sont laissés confisquer, les structures économiques de production, de distribution, de rétribution, et les structures politiques d'information, d'apprentissage, de négociation, de décision.

Je ne parle pas de complots, bien qu'il existe des traditions inexpugnables, des groupes d'influences, organisés depuis des siècles, dans chacun des plus grands pays de l'Occident, mais il s'agit pour le moins, de faisceaux d'intérêts, de forces conjointes, d'ententes silencieuses, de coïncidences coordonnées, et de règles assemblées dans la même direction. Les dominances se partagent les mêmes objectifs et se répartissent entre eux les profits, extorqués à la nature à l'insu des générations suivantes, et prélevés sur le dos des hommes de bonne volonté. Mais qu'en sera-t-il, quand une fois concentrées, consolidées et globalisées, il ne restera que deux blocs et plus aucune miette ? Il est facile de constater aujourd'hui, que les leaders mondiaux dans leur domaine détiennent souvent plus de cinquante pour cent de part de marché, et qu'ainsi, ils dominent leur secteurs, comme un holding peut détenir une majorité de blocage dans les conseils d'administration. Mais qu'advient-il quand les concentrations verticales dans un secteur fusionneront entre elles ?

Certaines dominances sont tellement au-dessus de tout qu'elles s'offrent des présidents à leur image. Le statut quasi irrévocable du représentant suprême le positionne comme insoupçonné, et c'est alors l'occasion de pointer les aberrations des dominances. Certains de ces présidents imposent la réécriture de l'histoire. Certains s'octroient des compensations mirobolantes. Certains se payent le dévouement de leurs collaborateurs. Certains se parent d'une aura solaire, tandis que d'autres prétendent intercéder avec le divin. Certains manœuvrent les régiments pour obtenir la régence. Certains célèbrent leur anniversaire par un assassinat. Certains soutiennent des attentats terroristes pour renverser les opinions et bâillonner l'opposition. Certains s'engagent dans des conflits pour conforter leurs affaires. Les démocraties sont devenues des monarchies libérales, où les finances publiques sont les caisses des intérêts privés. Les dominances avancent leurs pions silencieusement, et quasiment invisibles, l'argent circule, disparaît et s'accumule. Il convient toujours de sauver les apparences, de lisser les différences, de minorer les défaillances, et d'enterrer les intransigeances. La vie, la vertu et la vérité ne pèsent pas plus lourd qu'une plume dans la balance.

Les populations sont parties prenantes dans une guerre qui leur échappe, et dont elles n'ont que vaguement conscience. Elles donnent leur temps, leur sueur et leur sang, et payent leurs déficits,

leurs fastes et leurs rangs. Les supercheries et la mystification continuent dans l'hilarité et l'impuissance générale. Toute cette belle civilisation, qui peut nous émouvoir et nous enchanter, n'est en réalité que mensonge, hypocrisie et soumission, tout n'est que pourriture et pollution: une gigantesque mascarade dans un carnaval global, reposant sur le non-dit, le favoritisme, la violence et l'abjection. Mais que l'on se méprenne pas, ce n'est pas la fête pour tout le monde, dans la rue les gens s'épient, médisent et colportent la peur qui les étirent, mais aussi taisent leur angoisse parce qu'ils craignent qu'on les écoute, qu'on les dénonce et qu'ils pâtissent d'une façon ou d'une autre de leur conscience. Le contrôle de la presse, la concentration des médias, l'abêtissement des foules, la concurrence déloyale, la pression des lobbies, les dessous de table, et les arrangements occultes ou mafieux, bref, toutes les mauvaises pratiques émanant de mauvaises intentions, faussent les principes de la liberté d'expression, du libre choix, du libre échange et de la république.

La Déclaration des Droits de l'Homme semble être devenue une utopie, parce que le progrès avance avec une énergie et un rythme qui n'est en aucune mesure comparable avec l'inertie et l'accélération des forces de conservation qui animent la dominance depuis des siècles. Les riches sont de plus en plus riche, et les pauvres sont de plus en plus pauvre. Les forts sont de plus en plus fort, et les faibles sont de plus en plus faible. Les savants sont de plus savant, et les ignorants sont de plus ignorant.

La démocratie divise les peuples et le capitalisme architecture la rareté. La démocratie ne peut fonctionner quand les peuples ne sont pas véritablement informés, et quand ils ne sont pas entièrement libres de leur choix. La démocratie proportionnelle ou participative ne changent rien à la situation, quand deux groupes s'opposent pour la dominance. Les décisions politiques ne devraient pas contenter une majorité, mais satisfaire l'unanimité, voire choisir la neutralité. Le capitalisme est un équilibre instable, une extrapolation comptable, un jeu fermé aux gains exclusifs, et une fuite en avant des responsabilités humaines. Les hommes n'ont pas besoin du capitalisme, c'est le capitalisme qui se sert des hommes. La monnaie fiduciaire était à la base un numéraire destiné à partitionner la valeur et à faciliter les échanges, non pas, une richesse en soi, ni concept abstrait permettant des calculs stochastiques. Personne ne mange d'argent, pourtant certains semblent pouvoir s'en gaver. Les hommes devraient chacun travailler leur terre pour se nourrir, parce que la terre mérite que l'on s'abaisse pour récolter ses fruits.

Pourquoi faut-il se débarrasser de ce principe de dominance ? Parce qu'il génère des inégalités, des exclusions et des souffrances. Parce qu'il prend en otage les hommes et les femmes, et qu'il s'apprête à détruire le monde. Comment faire pour se débarrasser des conséquences de la dominance ? Simplement, en la reconnaissant et en refusant d'y participer. Comment faire pour encourager le cercle vertueux de la tolérance ? Simplement, en favorisant l'indépendance et l'autonomie dans les familles, en développant l'instruction et le sens critique dans les institutions, et en acceptant la transparence et le dialogue dans l'espace publics. La construction d'une nouvelle société, plus agréable, plus juste et plus harmonieuse, n'a de chance de se maintenir que sur des fondations solides, saines et stables. Chaque strate, depuis la base jusqu'au pinacle, doit être en cohérence les unes avec les autres, et chaque étage, doit être accessible, accueillant et plaisant, comme dans toute maison dont l'hôte se respecte et qui accueille ses invités, ses amis et ses frères. Tous les hommes et toutes les femmes devraient pouvoir participer à cette construction. Tous les hommes et toutes les femmes devraient pouvoir dialoguer sans arrière-pensées, partager sans crainte, s'élever sans se renier, se spécialiser sans abandonner leur généralité.

L'émancipation des peuples ne peut s'envisager sans la libération de chacun de ses individus. Comme une forêt ne peut se concevoir sans ses arbres, car ce sont les arbres qui font la forêt. Les arbres s'élèvent vers la lumière, et c'est toute la forêt qui grandit. Les arbres sont fait de terre,

d'humus, de racines, de tronc, d'écorce, de sève, de branches, de fleurs, de fruits, de feuilles, de pluie, de ciel et de soleil. Les arbres, comme les hommes, ont besoin d'un milieu favorable pour survivre, se développer et s'épanouir. Les arbres ont besoin de tout ce qui fait qu'ils sont des arbres, et les hommes ont besoin de tout ce qui fait qu'ils sont des hommes.

Ce premier chapitre de nos entretiens sur l'Avenir de la Révolution Galactique est terminé. Pour conclure et pour remercier l'Institut Océanique et Aérospatial de Patchor qui a bien voulu nous accueillir dans son tout nouveau Digital Auditorium Multiplex, et pour dire au revoir à toute l'équipe technique qui a assuré la qualité ionique de cette retransmission en direct mystique, je ne dirais qu'une seule chose: "Choobayala, chers concitoyens, mes amis, mes frères. Préservez l'harmonie et l'environnement, et les hommes et les arbres cohabiteront naturellement, en symbiose." Le prochain épisode aura lieu le 17 et le 19 printemps universel de l'année des coquelicots, à 2567 minutes Ouest, soyez là, nous comptons sur vous. En attendant, vous pouvez numériser l'émission chez "Goum Gala, ya tout là bas". Merci et à bientôt.

